

Petite-Rivière-St-François, le 5 août 1956

<La mère de M.B. se maintient toujours dans le même état.>

Ma chère Cécile,

Viens de recevoir le bon café. Vous n'auriez pas dû, petite folle, perdre du temps à me l'envoyer. Je vous remercie quand même. Les diverses démangeaisons s'apaisent de jour en jour. Si j'arrive maintenant à surmonter l'affaissement que j'éprouve, Dieu que je serai contente. J'ai vu hier les Madeleine, toutes deux en excellente santé et de bonne humeur. Marcel est revenu pour le week-end, également l'abbé Victor qui a célébré la messe, ce matin, dans sa minuscule chapelle. Berthe est rentrée hier soir, je ne l'ai pas vue encore. J'ai salué toutes ces bonnes et chères gens de votre part et ils en ont été émus doucement. Leur coeur est tendre comme c'est peu souvent le cas dans notre siècle dur. Je suis sûre qu'à tous vous allez manquer beaucoup.

[saut de page]

Dans sanaiveté, la grosse Madame Maria, femme d'Emile, deuxième voisin à gauche de chez moi, croit que vous êtes partie par «train spécial», que, par conséquent vous êtes seule comme Rotachild. Je l'ai détrompée, et j'ai tâchée d'éclairer un peu sa lanterne. Mais je pense que sa tête dure va garder quelque idée tenace de cette grande fortune que vous êtes cencée avoir. Pensez : un train spécial pour Bedette.

A vous, ma chère Cecile, à votre maman si bonne, à Thérèse, je souhaite un mois de bonheur parfait, qu'il ne fasse pas trop chaud et que vous continuiez à décrire le monde enchanté de Cadette et de son cheval vert. Il nous faut, dans ce triste monde, de tels êtres et de tels paysages. Bonne chance et courage. Forcez-vous un peu au travail : c'est nécessaire parfois. Marcel vous envoie ses amitiés. Je vous embrasse toutes les trois.

Gabrielle